

George SAND

ŒUVRES COMPLÈTES

sous la direction de Béatrice Didier

1871

*Césarine Dietrich*

Édition critique par  
par ALEX LASCAR



PARIS  
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR  
2022

[www.honorechampion.com](http://www.honorechampion.com)

## PRÉSENTATION

### Préambule

Très affectée par la mort de son compagnon Manceau en 1865, G. Sand vit ensuite à Nohant en 1868-1870 une existence plutôt apaisée auprès de Maurice, de sa belle-fille, de ses petites filles qui l'enchantent. Pour des raisons toutes matérielles (ses affaires ont été fort mal gérées), elle doit travailler et, comme à l'ordinaire, le fait... avec résolution. Mais elle a le cran d'explorer encore des voies un peu neuves. *Le Dernier amour*, en 1867, nous offre ainsi une incursion dans des zones étranges, pour elle, de la psychologie de Félicie Morgeron, sensuelle, insatisfaite, aimant son mari Mr Sylvestre et intimement révoltée contre lui. Mais elle campe aussi, en 1868, Célié Merquem, âme et cœur remarquables, intelligente et instruite, menant sans petitesse et compromissions sa vie et ses amours, administrant son village normand de pêcheurs sur le mode d'une petite république utopique.

*Césarine Dietrich* est publié en quatre livraisons dans la *Revue des Deux Mondes* à partir du 15 août jusqu'au 1<sup>er</sup> octobre 1870, et paraît chez Michel Lévy en octobre 1871, quasiment sans aucun écho dans l'un et l'autre cas. Le roman était en train le 29 juin 1870<sup>1</sup>, mais on ignore vraiment quand G. Sand le commença (et on ne sait rien de ses intentions). D'après l'*Agenda* il est terminé à la veille du 15 août<sup>2</sup>, et ensuite elle corrige ses épreuves. La déclaration de guerre a eu lieu le 19 juillet, les opérations battent leur plein. Elle rédige donc au milieu de l'inquiétude la plus vive<sup>3</sup> et sous la pression des Buloz qui manquent de copie

---

<sup>1</sup> *Corr.*, t. XXII, lettre 15107, Nohant 29 juin 1870, p. 105.

L'abréviation « Corr. », désignera la *Correspondance*, éd. de G. Lubin, Paris, Classiques Garnier, t. I-XXV, 1964-1991 ; Tusson, du Lérot, t. XXVI, 1996. Les références chiffrées entre parenthèses, par exemple à la suite des citations, indiquent la page de la présente édition.

<sup>2</sup> *Agendas*, Textes transcrits et annotés par A. Chevereau, Paris, J. Touzot, 1990-1994, t. IV, p. 291-292.

<sup>3</sup> Voir dans l'Annexe I les remarques de l'*Agenda* de juillet et du début d'août.

dans une telle période d'incertitudes. Pourtant l'œuvre est datée du 15 juillet. Voulut-elle donner l'impression que le contexte militaire et politique n'avait influencé en rien l'écriture d'un ouvrage évoquant de biais (mais néanmoins) l'Empire et le pouvoir ? Ceux-ci, par ailleurs, elle les traitait bien durement dans les *Agendas*<sup>4</sup> et il semble même que cette date 'hors texte' et celle du 5 août 1866, citée à la dernière page du roman, aient été choisies, comme l'a montré A. Camenisch, pour dire fermement et discrètement le refus de la guerre<sup>5</sup>.

*Césarine Dietrich* fut très longtemps ignoré. « C'est le roman le moins connu de George Sand », notait V. Karénine [Mme Varvara D. Komarov] en 1926<sup>6</sup>. Le mérite revient à Nicole Mozet d'avoir, dans *George Sand écrivain de romans* (1997)<sup>7</sup>, attiré notablement l'attention sur l'œuvre, politique, intime aussi. En 2003 à l'université d'Ottawa Nicole Richardson consacre sa thèse à l'ouvrage<sup>8</sup> dont traite la même année Yvette Bozon-Scalzitti à l'occasion d'un important article<sup>9</sup>, puis en 2006 Dominique

<sup>4</sup> Voir dans l'*Agenda* les pages 288-289 [Annexe I].

<sup>5</sup> Le 15 juillet « renvoie au jour de la rupture des négociations avec la Prusse » [fait que G. Sand déplore hautement et dont elle fait reproche aux républicains de s'être faits complices (*Corr.*, t. XXII, p. 120-121)] et la date du 5 août 1866 « que rien ne semble justifier est une date historique extrêmement importante. En effet le 5 août 1866, Napoléon III demande les premières compensations pour sa complicité dans la victoire des Prussiens sur les Autrichiens le 3 juillet 1866. À cette période naissent donc les premiers contentieux entre la France et la Prusse » qui quatre ans plus tard déboucheront sur la guerre. « La volonté d'achever le roman sur cette double référence [...] constitue une protestation et un refus de cette guerre que G. Sand déteste, cette 'guerre de princes' » (*Corr.*, *ibid.*, lettre du 19 juillet 1870 à à Hetzel, p. 122). (A. Camenisch, « Une affaire de datations : dates et datations dans *Césarine Dietrich et Francia* », *Amis de George Sand*, 1991, nouvelle série n° 12, p. 40 et 41). Voir aussi note 7 *in fine*, Partie I. On sait, par ailleurs, que G. Sand souligne, immédiatement après la défaite de l'armée française, que rien ne justifie la haine des vaincus envers la totalité des allemands et qu'il y a encore en Allemagne de grands cœurs et de grands esprits qui le savent et qui attendent (voir *Journal d'un voyageur pendant la guerre* [édition de F. Leinen] in *Œuvres complètes*, Paris, Honoré Champion, 2014 – 10 février 1871).

<sup>6</sup> *George Sand, sa vie et ses œuvres*, Paris, Plon et Nourrit, 1926, vol. IV, p. 582.

<sup>7</sup> N. Mozet, *George Sand écrivain de romans*, Christian Pirot éditeur, 1997. Voir Annexe III.

<sup>8</sup> N. Richardson, *Césarine Dietrich édition critique*, Université d'Ottawa, 2003 [en ligne sur le site CORE.ac.uk]. D'emblée rendons hommage, notamment, à la riche annotation de cette édition.

<sup>9</sup> Y. Bozon-Scalzitti, « Le personnage de sang-froid » in *George Sand et ses personnages*, vol. 35, n° 2-3, été-automne 2003, in *Études littéraires de l'Université Laval*, p. 39-58.

Laporte jette une vive lumière sur les ambiguïtés formelles du texte<sup>10</sup>, si troublantes, si embarrassantes pour qui voudrait être « lectant-interprétant », comme le dirait Vincent Jouve<sup>11</sup>. En 1869 Solange Clésinger-Sand, tentant d'acquérir quelque notoriété, travaille à un roman, *Jacques Bruneau* qui n'est pas une œuvre indigne<sup>12</sup>, et malgré les rapports si difficiles de la mère et de la fille, George Sand s'intéresse sérieusement à ces pages. (Ses conseils et corrections nous livrent d'ailleurs, à l'occasion, quelques notions sur sa conception de l'œuvre romanesque<sup>13</sup>). Mais en fait, selon N. Mozet qui pointe et souligne ressemblances et différences avec *Césarine Dietrich*, ce roman nous offre une réécriture de *Jacques Bruneau*<sup>14</sup>.

*Césarine Dietrich* est en fait composé du journal de Pauline de Nermont<sup>15</sup>. À trente-cinq ans<sup>16</sup>, elle a été engagée par un grand bour-

<sup>10</sup> D. Laporte, « Une expérience-limite de l'écriture sandienne : la plurivocalité ironique de *Césarine Dietrich* », in *George Sand Studies*, Kent State University / Tufts University, vol. 25, 2006, p. 67-79.

<sup>11</sup> *L'Effet-personnage dans le roman* (1992), Paris, PUF, 2001, p. 84.

<sup>12</sup> *Jacques Bruneau* paraît en feuilletons dans *La Liberté* en décembre 1869, est publié chez Michel Lévy frères en 1870.

<sup>13</sup> Voir Annexe II, II (et les notes 7 et 13).

<sup>14</sup> *Op. cit.*, chapitre 5.4. Voir Annexe II.

<sup>15</sup> C'est un peu une singularité. A. Szabo avait noté « l'omniprésence des narrateurs masculins », que Nanon était « l'une des rares narratrices de Sand [mais elle n'évoquait pas Pauline] » (*Le Personnage sandien : constantes et variations*, Debrecen, KTLÉ, p. 7-8). Comme l'écrit N. Harkness, « Si la pratique de la littérature implique pour Sand une posture masculine, les romans se réclament d'un 'parler homme'. L'œuvre sandienne fourmille de narrateurs masculins prolixes. Sur à peu près soixante-dix romans, on n'en compte que cinq racontés par des narratrices : *Flavie* (1859), *La Confession d'une jeune fille* (1864), *Césarine Dietrich* (1870) [plutôt 1871, si l'on songe à la publication en librairie], *Malgré tout* (1870) et *Nanon* (1872) » [tous ouvrages on peut le noter des années 1860], « Masculin » in *Dictionnaire George Sand* sous la direction de S. Bernard-Griffiths et P. Auraix-Jonchière, Paris, Honoré Champion, 2015, t. II, p. 732.

<sup>16</sup> Ce sont les premiers mots du roman. Les bons lecteurs du XIX<sup>e</sup> siècle se rappellent les commentaires navrés de Balzac sur 'la' femme de trente ans à partir de 1832 [Stendhal, lui, avait parlé dès 1830 d'« une femme de trente ans », Mme de Rênal (*Le Rouge et le Noir* in *Œuvres romanesques complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2005, t. I, p. 383)]. Ils se souviennent aussi de lady Mowbray, « âgée de trente ans environ », « cet âge problématique dont les femmes cachent le chiffre comme un affreux secret » (G. Sand, *Metella* in *Nouvelles [...]*, Paris, Michel Lévy frères, 1869, p. 141 et 150). Au vrai la « trentenaire » apparaissait en littérature dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, notamment chez Mme de Genlis. Mais les fidèles de G. Sand se rappellent aussi Consuelo, entre autres, plus belle à trente ans que dans sa prime jeunesse, Cécile Merquem

geois, très riche, M. Dietrich, comme préceptrice de sa fille Césarine, quinze ans, dont la mère vient de mourir. Nous sommes en 1855. Très vite il apparaît que la jeune fille, intelligence brillante, est un caractère insatiablement égocentrique et dominateur ; en fait, Pauline, pas plus que les autres, ne sait la maîtriser. Césarine réduit à merci le marquis Jacques de Rivonnière, qui l'aime à la folie, et finit par conclure avec lui un mariage, sans doute blanc<sup>17</sup>. Elle s'éprend de Paul Gilbert, le neveu de Pauline, un jeune bourgeois modeste ; c'est un amour de tête. Mais, malgré sa violente attirance physique pour elle, il résiste, par sens du devoir et de l'honneur, à ses tentatives et manœuvres. Il a une liaison avec la toute jeune Marguerite (une simple fille du peuple merveilleusement belle), qui l'aime absolument, jusqu'au sacrifice. Paul a pour leur fils une tendresse passionnée. Il finit par épouser Marguerite. Alors commence, en compagnie de Pauline, le temps du bonheur (c'est la conclusion, mais quand même... un élément annexe dans le roman). Césarine, vaincue, profondément humiliée, poursuit sa carrière de marquise honorable et de coquette accomplie. L'histoire se déroule sur dix ans à peu près : c'est entre 1860 et 1864 semble-t-il que se développe l' 'amour' de Césarine pour Paul ; le récit se termine par la mention de la naissance du second enfant de Gilbert : le 5 août 1866. Nous voilà donc tout près de la date de la rédaction.

Si, aux marges de l'œuvre, sont évoqués des problèmes politiques, des questions de mœurs, des types humains et sociaux neufs dans l'univers sandien, le cœur du roman est consacré à une sorte d'étude de cas, psychologique et moral, saisissant et atterrant, celui de Césarine, dont, en raison des choix narratifs et de l'absence de discours auctorial, le caractère et les conduites gardent pourtant une certaine opacité.

\*

### **Aux marges du roman : aperçus des mœurs et de la politique**

*Césarine Dietrich* est à peine un roman de mœurs ; il ne l'est pas essentiellement. C'est un texte discrètement, mais fermement politique.

---

(1868) qui atteignait à cet âge une sorte de perfection. Mais Pauline de Nermont a... un lustre de plus, et se fiant à la voix commune selon laquelle vingt-cinq ans est un âge-butoir pour le mariage... des jeunes filles, elle pense qu'elle a passé le temps des amours (d'autant plus qu'elle est 'laide'). Désormais elle peut être seulement 'mère' ou éducatrice.

<sup>17</sup> Voir note 158.

## Césarisme et réseaux

Sans doute la vie politique n'est-elle, *stricto sensu*, évoquée qu'à travers l'élection de M. Dietrich<sup>18</sup> dans la circonscription agricole de Mireval, où il possède de grandes propriétés. Encore cette évocation se fait-elle en sourdine : rien ici qui ressemble à *Une élection en province*, comme Balzac voulut l'évoquer<sup>19</sup>. On est d'ailleurs réduit à imaginer sa position, ses opinions, ses rapports avec le pouvoir. G. Sand suggère le décalage entre lui et ses électeurs : homme de conviction (et voilà qui lui plaît), il s'engage pour les défendre dans une question locale d'un grand intérêt pour leur bien-être et leur prospérité<sup>20</sup> ; ils lui donnent leur voix parce qu'ils craignaient que, beau-père du marquis, son voisin, il voulût s'intéresser à la gestion de ses domaines et réformer les abus permis par le régisseur de M. de Rivonnière ; son aménité les rassure<sup>21</sup>. Césarine est à la manœuvre, réfrénant ses dédains, énergique, subtile, souveraine, faisant campagne pour son père, trop rugueux, pas assez communicatif, malgré ses éminentes qualités, lui acquérant le vote des notabilités locales en séduisant leur vanité : une élection réussie c'est donc le triomphe de l'intrigue et de la comédie<sup>22</sup> ! Nous apparaît aussi la médiocrité bassement intéressée de 'citoyens' sans conscience politique et qui, l'élection passée, oubliant promesses et professions de foi, reviennent à leurs préoccupations les plus étroites, toutes personnelles. Tableau plutôt amer

---

<sup>18</sup> Au détour d'une phrase, Madame Féron (le 'mentor' de Marguerite, une repasseuse) fait simplement mention des problèmes des ouvriers, de leurs conflits avec leurs patrons, des grèves qui amènent l'intervention de l'armée, et elle les invite à la modération (188).

<sup>19</sup> C'est le premier titre du roman inachevé que nous connaissons comme *Le Député d'Arcis*.

<sup>20</sup> Les élections sont celles de 1863 (mais la chronologie est plutôt incertaine [voir la note 135, Partie IV]). On sait qu'alors l'opposition réunit plus de deux millions de voix. Protectionnistes, catholiques, royalistes et républicains avaient fait bloc. Peut-être M. Dietrich, après le traité de commerce conclu avec l'Angleterre (23 janvier 1860), appartient-il aux premiers. Les candidats du régime l'emportaient encore largement, notamment en dehors des grandes villes.

<sup>21</sup> On a ici une allusion à ce thème du conflit entre propriétaire et tenanciers, illustré dans la première moitié du siècle par Paul-Louis Courier et – pour la fiction – par Balzac (*Le Lys dans la vallée*, *Les Paysans*), par Custine (*Le Monde comme il est*, *Ethel*). Une telle guerre, presque inévitable à ses yeux, est source d'angoisse pour Keller, le bourgeois citadin, devenu soudain héritier des terres du baron de Mühlendorf (*Maître Favilla* -1855).

<sup>22</sup> D'ailleurs la narratrice le note (mais aussi l'auteur, et les préjugés élitaires de Pauline rejoignent ici le refus sandien de la démagogie) : il « était vraiment un digne homme, d'un mérite solide et réel. Son manque de popularité en était la meilleure preuve » (221).

(même si M. Dietrich ne doit pas être un mauvais député). La politique (certaine politique) ne reste-t-elle pas une « vilaine chose » ?<sup>23</sup>

À l'évidence, donner le prénom de Césarine à la dominatrice, à la tyrannique, qui sait si bien, et même par la séduction<sup>24</sup>, se faire des esclaves, n'est pas indifférent. G. Sand écrit à Solange le 20 avril 1870 : « Nous entrons dans le césarisme absolu par le plébiscite qui donnera certainement plein pouvoir à l'Empereur »<sup>25</sup>. Aussi bien, à travers Césarine l'Empire est-il condamné : même devenu 'libéral' il reste un régime foncièrement autoritaire<sup>26</sup>, et pour faire approuver son évolution il use de moyens détestables, notamment cette consultation du 8 mai 1870. Or la rédaction de l'œuvre commence quelque temps après. Sans jamais remettre en cause le pouvoir en place (cet homme si occupé, en a-t-il le temps ?), Paul Gilbert, et précisément lorsqu'il évoque sa résistance à Césarine, critique plus globalement, au détour d'une phrase, certaine manière 'passéiste', dépassée, d'exercer le pouvoir. En revanche lui apparaît une certitude : des pratiques nouvelles vont se mettre en place. « Je ne suis pas un héros », confie-t-il à sa tante, « je suis l'homme de mon temps que la femme ne gouvernera plus » [comme le firent par exemple au XVII<sup>e</sup> siècle, au XVIII<sup>e</sup>, on peut y songer, les favorites royales et plus récemment une Lola Montès, une Castiglione et peut-être même l'Impératrice<sup>27</sup>]. « Encore un peu de progrès, et les coquettes comme tous les tyrans, n'auront plus pour adorateurs que des hommes corrompus ou efféminés » (261). Voulant bâtir lui-même sa fortune, ne voudrait-il pas aussi qu'apparaisse – en politique – un *homo novus*, gouverné non plus par le désir et la passion, mais par la raison dominant

<sup>23</sup> C'est le sous-titre que B. Hamon a donné à son *George Sand et la politique*, Paris, L'Harmattan, 2001. L'expression est tirée d'une lettre de la romancière du 8 juin 1848.

<sup>24</sup> Voir aussi partie III, note 103.

<sup>25</sup> À Solange, *Corr.*, t. XXII, 20 avril 1870, p. 38. La phrase sert d'épigraphe au point 2 du chapitre 6 de l'ouvrage de N. Mozet.

<sup>26</sup> Et, dans *Pierre qui roule* que la *Revue des Deux Mondes* publie en juin 1869, le Beau Laurence, étudiant en droit, devenu comédien par passion, note – l'action se passe en 1850 – : « je ne voulais pas songer à la magistrature, nous étions dès lors dans un courant politique qui préparait la dictature ; [...] il eût fallu m'engager à servir une réaction que ma tête bouillante n'acceptait pas et à la durée de laquelle la jeunesse d'alors ne croyait pas » (*Pierre qui roule Le beau Laurence* in *Œuvres complètes*, Paris, Honoré Champion, 2018, p. 191).

<sup>27</sup> Voir Partie IV, note 166. On sait qu'on voulut voir dans le personnage de Carmen d'Ortosa (*Malgrétout*, février-mars 1870 dans la *Revue des Deux Mondes*) l'ambitieuse effrénée qui aurait bien voulu épouser un souverain, par exemple un Empereur, le portrait à charge de Mlle de Montijo avant son mariage.

l'instinct ? Mais ici on pourrait s'interroger (*chi lo sa*) : laissant Paul s'exprimer (encore ses propos sont-ils rapportés), la romancière ne prendrait-elle pas de la distance avec cette vision, bien peu féministe (et à son tour au fond bien peu 'moderne') ? Cela est connu, G. Sand ne s'opposa jamais frontalement, publiquement, à Napoléon III. Elle fut même assez prudente, mêlant adroitement – c'est un exemple – compliments et critiques dans son compte rendu de l'*Histoire de J. César* (1865) écrite par l'Empereur<sup>28</sup> : elle reconnaissait un « remarquable travail » ; elle attaqua dictatures et pouvoir personnel. Mais enfin elle cultiva l'amitié du prince Jérôme... et même si après 1860 l'Église était fort irritée contre l'Empire qui ne prenait pas la défense du pouvoir temporel du Pape, aux yeux de la romancière elle restait fondamentalement liée au régime par son conservatisme et son refus de la démocratie (d'ailleurs Pauline, la narratrice, si traditionaliste, sans être du tout un 'esprit fort', ne laisse jamais paraître de souci religieux). Et avec les Dietrich jouent ici un rôle de premier plan des gens qui ne sont pas de la religion romaine mais de la Confession d'Augsbourg<sup>29</sup>.

Au vrai tous ces Dietrich, G. Sand l'explique nettement<sup>30</sup>, forment un clan très nombreux, de parents (même assez éloignés), d'affidés, qui se soutiennent, s'entraident pour accéder aux offices et aux affaires, dans les secteurs les plus divers (de la politique, du commerce... et de l'art<sup>31</sup>), groupe essentiellement bourgeois. Il est arrivé à G. Sand de parler, rapidement ailleurs, à l'occasion, du favoritisme qui fait occuper des places indues et lucratives<sup>32</sup>, et aussi de maintes solidarités provinciales. C'est la première fois, semble-t-il, qu'elle évoque un tel réseau surtout

---

<sup>28</sup> 11 mars 1865 dans *L'Univers illustré* [voir note 25]. On peut citer ici l'hypothèse de L. Frappier-Mazur ; faisant le même constat que N. Harkness [voir note 14], elle remarque : « Faut-il voir » dans la place plus grande donnée, après 1852 aux récits à la première personne « une réaction au risque de censure ? Dans un texte à la 3<sup>e</sup> personne, le lecteur est particulièrement tenté d'attribuer à l'auteur lui-même les 'interventions d'auteur', tandis que le récit à la 1<sup>re</sup> personne favorise l'ambiguïté du point de vue » (« Technique romanesque » in *Dictionnaire G. Sand*, éd. cit., t. II, p. 1112).

<sup>29</sup> On rencontre déjà, personnages de premier plan, sans remonter à *Consuelo*, des protestants dans *Valvèdre* (1861) et dans *Le Dernier amour* (1867).

<sup>30</sup> Partie I, p. 92.

<sup>31</sup> Il y a par exemple un « jeune cousin peintre de genre », une « vieille cousine fabricante de papiers peints » et un « cousin compositeur de musique » (93).

<sup>32</sup> Henri Valmare (*Mademoiselle La Quintinie* -1863), qui se définit comme le jeune homme du jour, jouisseur tranquille et se sachant inutile, qui n'a jamais rien fait de lui-même, dont on ignore absolument les titres, occupe à vingt-cinq ans, un emploi très bien rémunéré, qu'il doit uniquement à la faveur politique de son père et qui ne tient qu'à elle.



parisien (avec des ramifications internationales). Dans une visée politique et dénonciatrice, après dix-huit ans de bonapartisme, elle veut sans doute faire tomber les masques et montrer, qu'au côté du pouvoir officiel, il s'exerce d'autres, terriblement efficaces, tentaculaires, à la fois visibles et occultes<sup>33</sup>. Mais elle se refuse à l'agressivité polémique. Les Dietrich ne sont nullement des affairistes (ou des loups-cerviers) : on est loin en effet du Nucingen balzacien, du baron Danglars (Dumas, *Le Comte de Monte-Cristo*), de Saccard que campera Zola, peints avec tant d'âcreté.

### Quelques éclairages sur le monde comme il est

G. Sand (cela est très sensible dans *Césarine Dietrich*) ne décrit quasiment pas. Sait-on même la couleur des cheveux de l'héroïne ? Nous ignorons tout du physique de Rivonnière<sup>34</sup>. Nul intérêt pour les vêtements<sup>35</sup>. Paris et Mireval sont cités, mais nullement évoqués<sup>36</sup> ; on parle, rarement, d'événements mondains : ce sont de simples mentions<sup>37</sup>. Il y a des fêtes à l'hôtel Dietrich, le déroulement en est esquissé ; on n'en montre (une fois) que les restes un peu pitoyables d'une « orgie d'enfants » (85)<sup>38</sup>. Nous entrevoyons à peine les décors intérieurs<sup>39</sup>. Il est

---

<sup>33</sup> On se rappelle en revanche combien les réseaux nobles, par exemple celui des Lenoncourt [*Le Lys dans la vallée*] ou des Grandlieu [*Illusions perdues*] ou bourgeois [les Camusot-Popinot du *Cousin Pons*] étaient importants chez Balzac.

<sup>34</sup> On apprend, subrepticement, qu'elle a les « yeux bleus » (128). On en sait un tout petit peu plus sur Paul : est-ce par un effet de vraisemblance, parce que sa tante s'intéresse à lui, à ses succès possibles ?

<sup>35</sup> Il est vraisemblable que Pauline, 'vieille fille', en retrait de l'existence, s'en soucie peu. Est cependant citée (par Paul) sa petite robe noire, signe de sa position subalterne, et dont l'usure traduit les privations qu'elle s'impose ; Marguerite aussi, allant au dîner chez Césarine, porte une petite robe noire ; elle est mentionnée seulement parce que sa simplicité met admirablement en valeur la jeune femme, que sa sobriété est au fond la marque révélatrice qu'elle sait ce qui lui convient et de la justesse de son goût, de son manque d'affectation.

<sup>36</sup> Dans Paris on parle de deux quartiers seulement : celui du Bois, et le Quartier latin : ce sont des repères topographiques. Les entours de l'hôtel Dietrich n'ont pas d'existence. Seul son jardin en a une, assez faible (voir note 11, Partie I) [voir note 103, Partie III]. On sait que les Dietrich (et Rivonnière) vont aux bains de mer ; mais cela est juste mentionné.

<sup>37</sup> On parle une fois de l'Opéra (mais aucune scène ne s'y déroule) et du ballet de *La Muette de Portici* (141).

<sup>38</sup> Voir Partie I, note 29.

vrai que Pauline, la narratrice, n'a nulle envie d'admirer la maison Dietrich ; en revanche, par intérêt pour son neveu, elle s'attarde un peu, assez inquiète, sur son petit appartement (alors on voit, subrepticement, la vie des gens modestes de la capitale)<sup>40</sup>. Seules Mme Féron et Marguerite représentent le peuple : ainsi un rapide regard est-il posé sur le travail difficile des ouvrières – raccommodeuse de dentelles, repasseuse de fin.

Pourtant, si l'on songe à son œuvre jusqu'alors, G. Sand quand elle se préoccupe, ici, modérément, de peinture sociale, sait innover.

### **Des personnages nouveaux, les Dietrich, Paul Gilbert**

En fait, on ne sait pas vraiment quelles affaires – d'un immense rapport – mènent les deux frères, Hermann, le chef, le père de Césarine, et Karl, des allemands, on peut le supposer ; il y en eut chez Balzac<sup>41</sup>. La romancière veut simplement esquisser un cadre, en arrière-plan<sup>42</sup>. Ils ne semblent pas industriels. Ils seraient plutôt de grands négociants, et sinon banquiers, plus ou moins des manieurs d'argent. En tout cas, leurs entreprises sont parfaitement saines et solides puisque M. Dietrich peut passer sans souci huit mois à la campagne (79). Dans *Le Pêché de Monsieur Antoine* (1847), dans *La Ville noire* et *Valvèdre* (1861) G. Sand peignait des usiniers, modestes ou fort riches. Un personnage analogue aux Dietrich n'est apparu que dans *Mont-Revêche* (1853) avec Dutertre<sup>43</sup>. M. Dietrich et lui, d'une probité commerciale exemplaire<sup>44</sup>, sont bien différents de l'intelligent mais impitoyable Cardonnet du *Pêché de Monsieur Antoine*. Le père de Césarine, très sensible au respect humain (se battre avec Rivonnière, pour lui, c'est affaire de point d'honneur), a un sens

---

<sup>39</sup> La narratrice (l'auteur) s'intéresse à un seul meuble, la table de toilette de Césarine à la très riche garniture, mais au fond très vaguement, et parce que cet objet, fascinant de luxe, est un piège présenté à Marguerite.

<sup>40</sup> Pauline laisse aussi Césarine l'évoquer, celle-ci traquant une médiocrité qui, à ses yeux, finira par rebuter Paul.

<sup>41</sup> On songe évidemment à Nucingen, dans maints romans [il est le personnage le plus fréquemment reparaisant de *La Comédie humaine* ; mais au vrai sa nationalité d'origine n'est pas très claire], à Brunner (*Le Cousin Pons*) [voir note 7, Partie I].

<sup>42</sup> Quelles affaires M. Leuwen fait-il ? cela est aussi bien incertain.

<sup>43</sup> Il se trouve que Dutertre, dont la nature des affaires se devine très vaguement, a lui aussi une fille dominatrice, Nathalie.

<sup>44</sup> Mais ces qualités-là apparaissaient aussi chez Valigny (*Valvèdre*), en sourdine dans *La Ville Noire* et même chez Gédéon Nunez, le banquier juif de *Monsieur Sylvestre*.

scrupuleux des exigences de tout contrat, même privé. Ainsi, une fois que sa fille est unie à Rivonnière, il lui demande d'observer strictement ses devoirs, au risque de la souffrance, et quand, le croyant fou, elle se montre résolue à demander une séparation, il s'y oppose (sauf, dit-il, en tout dernier recours). Mais sans doute est-il aussi guidé par la crainte de l'opinion et le refus si commun de voir « judiciariser » les conflits<sup>45</sup>. Enfin, à la différence de son frère Karl, M. Dietrich aspire au repos loin de la ville. Son idéal serait de vendre son hôtel parisien, de s'installer à Mireval, de travailler sur ses terres au progrès de l'agriculture et des campagnes (et l'auteur ne saurait le désapprouver, mais elles sont loin maintenant les aventures humanitaristes de Monsieur de Boisguilbaut – *Le Péché [...] !*)<sup>46</sup>. Paul Gilbert, héros positif, aura lui aussi, modestement, ce goût de la terre<sup>47</sup>. *Hoc erat in votis*.

Paul a un métier tout à fait neuf dans l'univers sandien (où nous avons rencontré jusqu'alors des hommes de pensée, des artistes, des artisans, des compagnons, des ouvriers)<sup>48</sup> : il est commis de librairie. Mais pourquoi la romancière a-t-elle fait ce choix ? Malheureusement on l'ignore<sup>49</sup>. Provincial, fils de médecin honorable, orphelin, ayant grâce à sa tante Pauline poussé jusqu'au baccalauréat, mais sans aucune fortune, il devient par nécessité et par relation l'employé d'un éditeur, père d'un ami de collègue. Sans vanité, il est résolu à apprendre son métier de « commer-

---

<sup>45</sup> Pour cette attitude, générale chez les 'gens de bien', voir P. Mainardi, *Husbands, wives and lovers Marriage and its discontents in Nineteenth-Century France*, New Haven and London, Yale University Press, 2003.

<sup>46</sup> M. Dutertre, homme si riche, en apparence vrai parisien, disait déjà : « je suis un homme des champs, un simple conducteur de travaux, travailleur moi-même, ingénieur, pionnier, défricheur de landes, ami et enfant de la terre, compagnon et frère des ouvriers que je moralise en les occupant » (*Mont-Revêche*, Paris, Alexandre Cadot, 1853, t. II, p. 286) ; animé de « l'amour de la terre » il a une « immense admiration pour l'œuvre divine » et la « vie primitive » (t. IV, p. 89). On retrouve dans *Mont-Revêche* quelque chose de l'atmosphère 'pastorale' de *François le champi*, de *La Petite Fadette*.

<sup>47</sup> Son ambition, modérée, c'est de « posséder un hectare de bonne terre et il comptait acheter l'année suivante celle qui lui était louée » (227). Comme le disait Adrien dans *Lucie* (1856) : « Je vivrai à ma guise. Je me retirerai à la campagne. Ça toujours été mon rêve ! Les champs, les jardins, l'agriculture, la terre ! Vous le voyez, mes amis, c'est un rêve de marin » (a. I, sc. 6) (in *Théâtre complet de George Sand*, Troisième volume, Paris, Michel Lévy frères, 1867).

<sup>48</sup> Et peut-être même dans le roman jusqu'alors. Balzac avait peint de grands libraires, des imprimeurs.

<sup>49</sup> Voir plus loin la note 53.

çant » (83) et commence tout au bas de l'échelle<sup>50</sup>. Il est logé mais à peine rémunéré<sup>51</sup>, doit accepter de prime abord des conditions de vie très frustes (il est longtemps un « esclave à la chaîne » -242), se contentant pour ses plaisirs nécessaires et purement chastes des six-cent francs de rente qu'il possède. Voilà 'un jeune homme pauvre'. M. Latour est un 'moderne' : sa grande maxime (que Paul apprécie) c'est « time is money ». Aussi, par exemple, Gilbert dispose-t-il, pour ses déplacements dans Paris, d'une voiture rapide et confortable où il peut continuer à travailler. Mais au-delà des notations anecdotiques et pittoresques<sup>52</sup>, G. Sand note aussi, remarque tout à fait réaliste, quelles difficultés, quels dangers connaît la maison faute de capitaux. Intelligent et zélé, Paul est de plus en plus apprécié ; par intérêt bien compris, Latour l'aide à se former intellectuellement<sup>53</sup> et on l'envoie même négocier à Leipzig, l'un des centres de l'édition européenne. Sa rémunération devient honnête et d'ailleurs il dépasse les objectifs qu'il s'est fixés (car il a en quelque sorte organisé son avenir)<sup>54</sup>. Mais, lucide, il sait bien que sa réussite tient à une chose : grâce à lui l'argent rentre. En fait, sans être du tout un

---

<sup>50</sup> Il pourrait nous faire penser à un Zola, qui, lui, n'était pas bachelier, et qui, entré comme simple commis à la Librairie Hachette en mars 1862, y fit une brève et remarquable carrière jusqu'en 1865. En avril puis en mai 1859 G. Sand avait publié chez Hachette *Narcisse* puis *Elle et Lui* et *L'Homme de neige*, en décembre les romans champêtres en édition illustrée et *Flavie*, en mars 1860 *Jean de La Roche* [voir aussi notes 21 et 24, partie I].

<sup>51</sup> Francis Valigny (*Valvèdre*) dans son usine a eu, lui aussi, longtemps, des appointements bien minimes (se privant malgré cela, il a même réussi à rembourser ses dettes par une sorte d'effort héroïque).

<sup>52</sup> Elles montrent bien néanmoins qu'on n'en est plus du tout à l'âge des éditeurs balzacien (d'*Illusions perdues* par exemple).

<sup>53</sup> Relecteur des manuscrits remis à son patron, Paul acquiert – fort vite, un peu étonnamment – des qualités de jugement qui le font estimer de savants, d'hommes de pensée ; il devient même une sorte de critique éclairé. Pour esquisser une réponse à une question posée au début de ce paragraphe, G. Sand fait-elle de lui un brillant commis d'éditeur pour le parer aux yeux de Césarine d'un prestige intellectuel et pour qu'elle puisse espérer le conquérir, quand elle se met en tête d'écrire ?

On peut songer ici à ce qu'écrivit G. Genette : « La fonctionnalité des éléments du récit se dissimule sous un masque de détermination causale. [...] Don Quichotte est donné comme érudit pour justifier l'intrusion de passages critiques dans le roman » (*Figures II*, Paris, Aux Éditions du Seuil, 1969, p. 96).

<sup>54</sup> Son gain est de 4000 f au bout de quelques années seulement [c'est, à trente ans, le revenu annuel de Philippe Tavernay, le médecin de Volvic (*Monsieur Sylvestre*)] ; il espère au bout de dix ans atteindre 10 000 francs.

arriviste effréné, il a de sérieuses, d'honorables ambitions et se refuse à emprunter les chemins de traverse. Son but, c'est l'aisance, non la richesse (« *aurea mediocritas* »)<sup>55</sup> ; sa mère était noble, il n'a pu entreprendre aucune étude honorable et libérale, il a une revanche à prendre. Bien différent des héros du *Compagnon du Tour de France* ou du *Péché de Monsieur Antoine*, il est d'une famille de personnages un peu nouveaux chez la romancière, Amédée dans *Mont-Revêche*, Raoul Mahoult dans *Constance Verrier* ou Valigny (*Valvèdre*), qui, sans avantage de départ, veulent réussir par eux-mêmes (aussi refuse-t-il toute aide de M. Dietrich<sup>56</sup>), réussir pour eux-mêmes et pour les leurs<sup>57</sup> (lui, notamment pour sa tante) : au fond ils cantonnent leur altruisme à un cercle proche.

### De grands bourgeois vus par une aristocrate

Pauline de Nermont, une aristocrate [d'honorable extraction], est fort gênée d'entrer chez les Dietrich. Elle le note dès l'ouverture de son récit. Sans aucune attirance ni aménité à leur égard, elle les juge dans l'ensemble avec hauteur. « Nous sommes trop bourgeois pour vous », lui disait Césarine (93). Cependant, étonnée, un peu condescendante, il lui faut admettre que M. Dietrich et dans l'ensemble sa famille l'accueillent avec politesse, bienveillance, sans morgue (on ne la traite nullement en domestique). Même ! M. Karl Dietrich « n'était jamais choquant ni répugnant, et c'est un mérite assez rare chez les enrichis de notre époque » (92). Mais les deux frères sont différents. Hermann, le père de l'héroïne, est de goûts simples ; dès leur première entrevue, il dénonce à

---

<sup>55</sup> Comme Tavernay, il incarne un certain 'bon sens', un bonheur sans âpreté et sans désirs excessifs. On peut songer aussi au confident que le hasard donne à Laurence l'inspecteur des finances de passage à Arvers et qui dit de lui-même : « J'étais un homme planté au milieu de l'état social tel qu'il est. Je n'avais pas l'instinct romanesque ; c'est peut-être pour cela que [son] récit m'avait intéressé vivement » (*Le Beau Laurence* (1870) in *Pierre qui roule Le Beau Laurence*, éd. cit., p. 329).

<sup>56</sup> Lui-même ne tient pas à fréquenter chez les Dietrich et se dérobe à leurs invites. Il ne veut pas que sa tante doive accepter de petites humiliations chez des gens dont dépendrait son neveu, et quand plus tard il loue un logement plus vaste c'est pour pouvoir l'accueillir si elle se trouvait contrainte de les quitter.

<sup>57</sup> En revanche, dans *La Ville noire*, Sept-Épées qui ne vise d'abord qu'un succès purement personnel échoue ; Tonine fait bénéficier toute la communauté de sa richesse, de ses initiatives et connaît, elle, une réussite éclatante. Paul pourrait être rapproché de Pierre Sorède (*Monsieur Sylvestre* -1866).

Pauline le caractère factice du décor qui l'entoure ; d'ailleurs depuis la mort de sa femme, les salons sont fermés, et pas seulement pour des raisons de deuil : il voudrait sans doute qu'ils le soient toujours. En revanche, pour ne pas être de nouveaux riches, le frère de M. Dietrich, leur sœur, leurs enfants même très jeunes, restent des parvenus voulant à toute force, à tout instant, que nul n'oublie qu'ils sont très riches, et il en fut ainsi pour la mère de Césarine, insatiable mondaine, obsédée par un déploiement de faste, qu'autorisait son mari, qu'il réprouvait en lui-même. Ces gens sont foncièrement, absolument matérialistes. Les petites filles elles-mêmes pensent aux conditions de leur mariage avec un réalisme déjà cynique [et ce n'est pas s'avancer beaucoup que d'imaginer l'effroi de l'auteur]. Mais la fortune n'est pas tout : on ne néglige pas une alliance noble, comme celle de Césarine et de Rivonnière ; la sœur de M. Dietrich, en est manifestement enchantée ; et Pauline note avec malice que mademoiselle Helmina ne cesse de donner des ordres pour avoir le plaisir de dire : « Madame la marquise ».

### **Césarine, une bourgeoise fière de l'être**

Césarine, par son génie, sa nature exceptionnelle, est exempte des ridicules et médiocrités de sa famille qu'elle juge sans aucune indulgence. Au fond, pourtant, elle aussi, n'est pas mécontente d'être marquise, non par vanité ou gloriole, plutôt par orgueil, pour montrer aux 'vrais' nobles qu'elle les égale sans peine dans l'ordre de la distinction et de la qualité mondaines. En étant si bien marquise, elle qui n'est pas née prouve à ces aristocrates combien l'origine, la noblesse et l'ancienneté du nom et de la race sont pour elle peu de chose. Elle affirme avec vigueur et netteté la valeur éminente de la bourgeoisie et des races nouvelles<sup>58</sup>. Peut-être même leur accorde-t-elle un droit légitime à mener le monde moderne, presque exclusivement. Ainsi Jacques de Rivonnière est-il « ce qu'au temps de Louis XIII ou de Louis XIV on eût appelé un seigneur accompli [...] : 'beau cavalier, adroit à toutes les armes, [...] admirable à la danse' ». C'était là le « mérite au grand complet ». Avec insolence et ironie elle se dit « petite bourgeoise », mais en cette qualité elle aurait le « droit de demander à ce phénix du cœur, de l'instruction », etc... « Nous sommes très purs [sans vices et honnêtes], partant très orgueilleux. Je prétends résumer en moi tout l'orgueil et toute la pureté de mon humble

---

<sup>58</sup> Mais leur amour de l'argent et de la capitalisation lui est étranger.

race. Les vertus d'un gentilhomme me touchent donc fort peu, s'il n'a pas les vertus d'un honnête homme » (99-100). Mais cet orgueil-là, un orgueil de classe, s'accompagne aussi chez elle d'un extraordinaire mépris pour les inférieurs : à ses yeux Marguerite, sa rivale dans l'affection de Paul, une « blanchisseuse » (146), sera toujours une « villageoise [...] battant la lessive » (239)<sup>59</sup>. Ce dédain, moins vivement formulé, se retrouve chez la narratrice.

Le déclassement que vit en effet Pauline, son sentiment, malgré tout, de la supériorité de ses origines, de sa dignité aristocratique -les seules richesses qui lui restent-, ses espoirs pour l'avenir de Paul, informent aussi les jugements qu'elle émet sur les choses et les êtres.

### **Mariage et mésalliance**

La question d'intérêt la préoccupe. Toujours sensible aux faiblesses des autres, elle note que, vraiment, la fortune n'est pas rien pour les Rivonnière : le jeune marquis, mourant, va épouser Césarine ; un drame se joue alors autour de l'héritage. Sœur, beau-frère affichent leur hostilité à la prédatrice, à la spoliatrice ; il y a rapprochement, mais quand elle s'engage par le contrat à tout refuser de la fortune de son mari ; elle se les concilie définitivement quand elle leur remet avant la cérémonie l'écrin des bijoux de famille. Tout cela est assez médiocre, pointé avec une ironie acerbe, mais enfin ils croient revendiquer ce qui leur est dû<sup>60</sup> ! Si Pauline refuse le mariage de Césarine avec Paul proposé par M. Dietrich, c'est au premier chef<sup>61</sup> qu'elle et son neveu paraîtraient sûrement des intrigants opportunistes [est-ce surtout l'évidence qui la gêne ?], qu'on croirait à ses manœuvres souterraines ; et c'est là à ses yeux une tache sur leur honneur<sup>62</sup>. Paul par ailleurs sait très bien que sa tante, au consentement de qui il tient, n'accepterait jamais son union avec

---

<sup>59</sup> Voir note 147, Partie IV.

<sup>60</sup> Cette revendication mérite par sa forme l'ironie de la narratrice ; foncièrement, elle ne la tient peut-être pas pour anormale. Pauline note encore, mais avec une sorte d'objectivité d'entomologiste car elle paraît indifférente en matière religieuse, l'attitude scandalisée de la famille Rivonnière : ils attendaient que, se mariant, Césarine abandonnât la foi protestante, cette incongruité.

<sup>61</sup> Mais aussi, il est vrai, parce que les caractères des deux jeunes gens lui paraissent trop opposés.

<sup>62</sup> Considéré de manière bien puriste, si l'on songe à toutes les menées aristocratiques autour des mariages.

une fille du peuple, Marguerite, la mère de son fils. De capacités naturellement médiocres, sans éducation, sans instruction, elle est, d'après Pauline, marquée presque irrévocablement, par la vulgarité de son origine<sup>63</sup>. Séduite toute jeune (par Rivonnière), bien que n'ayant pas eu d'enfant, elle est à ses yeux une fille déchue, et le restera, pas une 'fille' néanmoins : pour l'ouvrière Mme Féron, cette rigueur est bien une réaction de caste et de classe (188). Considérée toujours par la narratrice avec une sorte de dédain proche du mépris, Marguerite ne pourrait que nuire à la carrière et à la réussite de Paul. Impossible mésalliance culturelle. Et Paul lui-même, protecteur sans faille de Marguerite et en même temps dédaigneux, pense longtemps la même chose<sup>64</sup>.

Césarine, elle, veut à toute force épouser Paul Gilbert et son père y souscrit. Ni pour Césarine ni pour M. Dietrich n'existe la question de la mésalliance, elle n'a même pas de sens. Cependant père et fille voient les choses sous un jour très différent. Césarine ne se détermine qu'en fonction d'elle-même, d'elle seule. Le choix qu'elle a fait de Paul ne peut (si grand est son orgueil) qu'être absolument fondé et il efface toute disparité entre eux. Par cette élection du jeune homme, elle n'enfreint aucune norme puisqu'au fond elle n'en reconnaît aucune, ni sociale ni morale. Ces convenances de fortune et de position (auxquelles toute sa famille est fermement attachée), M. Dietrich les admet, même s'il en voit les insuffisances. Lui, il n'est pas né dans la pourpre comme Césarine (qui ne s'en rend même plus trop compte). Il ne l'oublie pas et ne veut pas le faire oublier<sup>65</sup>. Le désir d'ennoblir sa famille est chez lui tout à fait marginal et secondaire ; le choix qu'il a d'abord fait du marquis de Rivonnière comme gendre tenait sans doute fort peu à son titre<sup>66</sup>. L'échec de cette alliance lui donnerait l'occasion d'exercer une générosité

---

<sup>63</sup> Elle n'a pas la dignité, les qualités intrinsèques de Geneviève (*André*), de l'héroïne d'*Horace*, de la Savinienne (*Le Compagnon du tour de France*), de Tonine (*La Ville noire*), etc... (elle aurait peut-être quelque chose de la sœur de Tonine).

<sup>64</sup> Et pour Mme Féron, femme d'expérience et femme du peuple, l'espoir d'une alliance entre les bourgeois et les gens de sa classe est illusoire ; de toute manière de telles unions sont vouées à l'échec. En revanche, elle pense que Marguerite doit tout faire pour que son fils le petit Pierre, dont le père est bourgeois du côté paternel, noble par sa mère, devienne à son tour un bourgeois, échappe à la condition ouvrière.

<sup>65</sup> M. Camusot (*Le Cousin Pons*) se serait volontiers fait appeler [Camusot] de Marville ; M. Dietrich ne rêve sans doute pas de se nommer M. de Mireval.

<sup>66</sup> Il reste un entrepreneur réaliste : les terres de Rivonnière et le domaine de Mireval sont très proches ; ils seraient heureusement réunis. Et par ailleurs Rivonnière est un aimable compagnon.



sans doute démiurgique (il contribuerait à faire la destinée du jeune commis) mais néanmoins sincère. « Je trouve équitable et noble » [là est la vraie noblesse], dit-il à Pauline, « d’allier la pauvreté à la richesse quand cette pauvreté est digne d’estime et de respect ; je tiens donc la pauvreté pour une vertu de premier ordre de M. Paul Gilbert. [...] En l’invitant à venir chez moi, je m’étais dit qu’il pourrait bien convenir à ma fille, et je ne m’en étais point alarmé » (134)<sup>67</sup>. Au contraire, en matière d’union, sa pauvreté est précisément un obstacle majeur aux yeux de Paul.

**Paul : un type nouveau, le père passionné ; son mariage raisonné (et heureux)**

Il n’envisage pas un instant le mariage comme une spéculation, attitude si banale. Une chose, notamment, le révolte : Rivonnière a cru que, lui, Paul, un petit employé, épouserait Marguerite, par intérêt bien compris, quand il aurait fait un don assez important à la jeune fille ! Césarine lui tend donc l’appât de la fortune et sa tante ne trouverait pas si étrange qu’il s’en saisisse. Mais il est décidé à se marier seulement quand il aura assis sa carrière, atteint un revenu confortable<sup>68</sup>, et il y parvient. Peut-être songeait-il (qui sait ?), à une jeune fille aisée, or il épouse... Marguerite, malgré ses réticences si longtemps, si durement exprimées. En effet il la tient pour une enfant, peut-être à jamais immature, et dit même à sa tante [!] : « les filles dont le développement a été une chute n’apprennent plus rien » (157-158). D’ailleurs comme le remarque l’intelligente et infiniment perfide Césarine : n’y aurait-il pas eu quelque ambiguïté dans son rapport avec elle, puisque leur enfant fut déclaré de mère inconnue ? Il le soustrayait ainsi aux exigences de sa grand-mère corrompue, mais, du même coup, privait sa mère, Marguerite, de tout droit sur le petit Pierre (163).

En fait pour lui la découverte de la paternité fut décisive. On le voit dans l’intimité, présenter fièrement, comme ébloui, son fils à sa tante, le prendre dans ses bras, le bercer, et vraiment dans le roman du XIX<sup>e</sup> siècle

---

<sup>67</sup> Voir Partie II, note 72.

<sup>68</sup> 7 Épées (*La Ville noire*), lui, calcule son avenir, n’envisage pas de se marier, mais il ne recule pas du tout à l’occasion devant le mariage d’intérêt, tandis qu’Aldine Vallier remarque à propos de Pierre Sorède : « s’il aimait Jeanne, il ne l’épouserait qu’avec la certitude d’avoir des ressources bien soutenues et une certaine fécondité de talent » (*Monsieur Sylvestre* (1866), Genève, Slatkine reprints, 1980, p. 230).